

Au début de son règne, Louis IX eut à réprimer plusieurs tentatives des seigneurs pour s'affranchir du joug royal. Le plus turbulent de ceux-ci, le comte Hugues de La Marche, qu'excitait encore son épouse, entra en révolte ouverte et ne craignit pas d'invoquer l'appui du roi d'Angleterre, Henri III, qui lui amena une véritable armée, 1.600 chevaliers, 600 arbalétriers et 20.000 fantassins.

Louis assit son camp près de Taillebourg, dans une prairie arrosée par la Charente, dont les Anglais occupaient l'autre rive. Un pont en pierre permettait d'arriver jusqu'aux ennemis ; mais c'était un passage difficile et dangereux à tenter.

Le pont, en effet, était si étroit, que quatre hommes seulement pouvaient le traverser de front ; de plus, du côté des Anglais, il se trouvait défendu par des tours qu'ils occupaient en force. Louis IX toutefois, ayant réuni quelques bateaux, les chargea de troupes auxquelles il ordonna de franchir le fleuve et d'aborder, en dépit des arbalétriers anglais qui garnissaient le rivage.

En même temps, il procéda résolument à l'attaque du pont. A sa voix, les Français se précipitèrent sur le pont, le franchirent et enlevèrent le retranchement qui le protégeait. Les Anglais essayèrent en vain de soutenir le choc, ils furent enfoncés et rejetés en arrière. Mais bientôt de nombreux renforts leur arrivèrent, et la mêlée devint terrible ; les Français furent forcés de reculer à leur tour.

A cette vue, Louis descendit de cheval et, l'épée à la main, se rua sur les ennemis, renversa, brisa tout de ce qui se trouvait sur son passage et traversa presque seul des bataillons entiers. Alors, en voyant le roi courir ainsi sans peur au-devant des périls, les Français se précipitèrent sur ses traces, tombèrent impétueusement sur les Anglais, jetèrent dans leurs rangs le désordre, la confusion et la mort et les contraignirent enfin à une fuite rapide.

Henri III et le comte de La Marche, qui assistaient à la bataille, se

retirèrent à toute bride et allèrent chercher refuge dans la ville de Saintes, où ils furent rejoints par le reste de leurs troupes.

Mais le vainqueur entendait bien ne pas les laisser réparer tranquillement leur défaite. Dès le lendemain, il arrivait dans Saintes, et un engagement avait lieu entre quelques détachements avancés et le comte de La Marche. Celui-ci les assaillit si vigoureusement, qu'ils faillirent être taillés en pièces.

« Alors, dit un historien du temps, les Français, près d'être accablés par le nombre, envoyèrent supplier le comte de Bourgogne de voler à leurs secours.

« Sire, dit le messenger, mal va l'affaire de Saintes ; si nos Français, qui se combattent, ne sont en l'heure secourus, jamais n'en verrez ni pied ni queue. »

Le comte s'élança aussitôt à la tête de l'avant-garde, en faisant avertir le roi, se précipite sur les Anglais et rétablit le combat. Bientôt les cris de : « Montjoie ! Saint-Denis ! » annoncent l'arrivée de Louis sur le champ de bataille, et la lutte s'engage avec fureur.

Tous combattent avec la même intrépidité ; les Anglais, pour venger leur défaite de la veille, les Français pour compléter leur victoire et ne pas perdre le fruit d'un premier succès. Pendant la moitié du jour, la fortune sembla balancer entre les deux armées ; Louis la fixa une fois encore en sa faveur.

Les ennemis, enfoncés de toutes parts, se décidèrent enfin à prendre la fuite, et ce fut Henri III lui-même qui leur en donna l'exemple. Les Français s'élançèrent à leur suite vers la ville de Saintes, qu'ils évacuèrent précipitamment pour regagner ensuite leur pays. Saintes dut ouvrir immédiatement ses portes ; quand le comte de La Marche, auteur de cette guerre, il dut fléchir, venir humblement se jeter aux pieds du roi pour solliciter son pardon et s'estimer heureux de l'obtenir.